

Dr Steven Mathewson, Prêcher les récits de l'Ancien Testament, Session 8 : Narration, entrée et sortie

Ici le Dr Stephen D. Mathewson, dans une série de prédications sur les récits de l'Ancien Testament. Voici la huitième session : « Raconter une histoire, l'introduction et la conclusion ».

Cette session porte sur l'introduction et la conclusion de votre sermon. L'introduction et la conclusion concernent votre discours, et la conclusion, bien sûr. Mais l'essentiel consistera à raconter l'histoire de manière captivante. Comme vous le savez, une histoire peut ennuyer ou passionner un auditoire.

Ce qui fait toute la différence, c'est le conteur. Et les prédicateurs qui souhaitent transmettre des histoires avec brio doivent maîtriser l'art de la narration. Il est donc temps de peaufiner le plan de votre sermon, et comme le dit Haddon Robinson, il est temps de donner vie à vos idées.

En tant que prédicateur, souvenez-vous : votre tâche est de prêcher un sermon, et non de suivre un plan. Un plan n'est pas un sermon. Il ressemble à un squelette sans chair.

Alors, comment étoffer un sermon ? Plus important encore, comment le rendre plus attrayant ? Je pense que préparer un manuscrit peut vraiment vous y aider. Avec le temps, vous n'aurez peut-être plus besoin de le faire systématiquement, vous vous contenterez peut-être d'un plan plus détaillé, mais il est important de rédiger votre sermon mot à mot. Comme je l'ai dit, j'exerce un ministère pastoral depuis près de 40 ans, et je traverse des cycles.

La dernière fois que j'ai rédigé un sermon mot à mot remonte à environ deux ans, soit deux ans avant l'enregistrement de cette vidéo. Pendant près de 18 mois, cela m'a simplement servi d'exercice. J'ai écrit tous mes sermons.

J'ai rédigé un manuscrit. Non pas pour le mémoriser, mais pour ne pas l'emporter en chaire. Idéalement, vous ne l'emporterez même pas avec vous.

Écrire est souvent une façon de penser. Cela ne fonctionne pas pour tout le monde, mais je crois que pour la plupart d'entre nous, le fait de se creuser la tête pour trouver les mots, de réfléchir à la manière d'agencer les idées, nous aide vraiment à structurer notre pensée. C'est pourquoi j'insiste autant sur la préparation d'un manuscrit de sermon.

Finalement, vous pourriez décider de rédiger uniquement l'introduction et la conclusion. Ou peut-être qu'un point clé du sermon vous demandera de bien réfléchir à la façon de l'exprimer, et vous prendrez alors le temps d'écrire un paragraphe pour le formuler clairement. Mais je vous encourage, dès vos débuts dans la prédication, et même tout au long de votre ministère, à reprendre régulièrement cette pratique et à rédiger un manuscrit complet de vos sermons.

L'astuce, pour écrire dans un style oral, est d'adopter une approche spontanée. Imaginez que quelqu'un soit assis devant son ordinateur portable, vous écoute prêcher et retranscrit vos paroles mot à mot.

Ou imaginons que ce soit enregistré, et que quelqu'un utilise l'IA pour le convertir en transcription. C'est précisément ce que l'on cherche à obtenir. Ainsi, si vous êtes professeur d'anglais, ou même professeur de séminaire, et que vous corrigez une copie, une phrase incomplète pourrait être pénalisée.

Mais il nous arrive de parler par phrases incomplètes, n'est-ce pas ? Alors, ce n'est pas grave d'avoir une phrase incomplète. L'objectif est que le manuscrit sonne comme une conversation, et c'est utile. Cela vous obligera à réfléchir à la manière dont vous allez vous exprimer.

Maintenant, avec le manuscrit de mon sermon, je ne cherche jamais à le mémoriser, mais je le lis la veille au moins une fois, parfois deux. Idéalement, je le lirais une fois le vendredi soir et une fois le samedi soir, mais généralement, une seule lecture le samedi soir me suffit. En procédant ainsi, vous constaterez que vous l'intérioriserez.

Je ne cherche pas à ce que vous le mémorisiez, mais vous l'assimilerez, et certains détails resteront gravés dans votre mémoire. Certaines formulations aussi. C'est pourquoi je vous encourage à rédiger un manuscrit de sermon.

Mais comment tout cela entre-t-il en ligne de compte ? Comment étoffer le plan d'un sermon lorsqu'on le rédige dans un manuscrit ? Eh bien, pour un sermon portant sur un récit de l'Ancien Testament, comme je l'ai déjà dit, votre tâche principale, votre tactique première, consiste à bien raconter l'histoire, ou plutôt à bien la retranscrire . C'est là que cela se complique un peu, car souvenez-vous, nous avons dit que les auteurs des récits de l'Ancien Testament les racontent dans un style plutôt concis et direct. On n'y trouve aucune phrase superflue.

Chaque détail a son importance. On ne s'attarde pas sur les détails superflus pour broser le tableau. Mais je pense que nous devons peut-être le faire, vous et moi, lorsque nous prêcherons ces récits.

L'astuce consiste à trouver un juste milieu entre concision et précision. Il ne faut pas tomber dans l'excès inverse et multiplier les descriptions fleuries, ni dépeindre les

personnages ou les scènes à la manière d'un auteur moderne. La tentation est grande d'ajouter trop de détails et de descriptions, en privilégiant l'élégance à la simplicité.

Pour y parvenir , je vous recommande notamment de lire de bons conteurs. Commencez par un romancier classique. Je vous conseille vivement Ernest Hemingway, car il excellait dans l'art de la concision.

Il utilisait des verbes forts et peu d'adverbes et d'adjectifs. Ses phrases étaient courtes, mais variées. Et oui, c'est le genre d'auteur qu'il écrit ; il y en a beaucoup d'autres à découvrir.

Mais je vous encourage tout particulièrement à lire des descriptions originales des récits, de la culture ou des personnages de l'Ancien Testament. Vous pourriez commencer par le livre d'Eugene Peterson sur la vie de David, intitulé « Earthy Spirituality ».

Et il nous offre un exemple de narration, de descriptions, un style que les prédicateurs peuvent, je crois, utiliser. Permettez-moi donc de vous lire son récit de la rencontre de David avec le roi Saül dans le désert, dans la grotte près d'En-Guédi. Voici comment il la décrit.

Il dit : « David et quelques-uns de ses hommes sont cachés dans une grotte creusée dans les falaises surplombant la mer Morte. Au fait, avez -vous remarqué le langage ? Creusée dans les falaises surplombant la mer Morte. » C'est un langage simple, mais c'est frappant, n'est-ce pas ? Il ajoute : « Il fait chaud en journée, et la grotte est fraîche. »

Ils se reposent au fond de la grotte. Soudain, une ombre se projette à l'entrée et ils sont stupéfaits de reconnaître le roi Saül. Ils ignoraient qu'il était si près d'eux, lancé à leur poursuite.

Saul entre dans la grotte, mais il ne les voit pas. Fraîchement ébloui par le soleil du désert, ses yeux ne sont pas encore habitués à l'obscurité et ne distinguent pas les silhouettes indistinctes dans les profondeurs de la grotte. D'ailleurs, il ne les cherche pas à ce moment-là.

Il est entré dans la grotte pour se soulager. Il leur tourne le dos . Bien sûr, on n'a pas le temps de faire ça pour chaque scène d'un récit, mais je pense que de temps en temps, on peut choisir une scène comme celle-ci et, pour aider les auditeurs à ressentir ce qui se passe, la décrire.

Remarquez qu'Eugene Peterson n'a pas employé un langage fleuri ; il a simplement décrit la situation, il a décrit en quelque sorte la réalité . Il a fait appel à son

imagination, mais une imagination contrainte par les détails du texte. Il faut donc parfois se dire : « Voilà David dans une grotte, et Saül y entre. »

Alors, comment ça se passe ? Vous avez remarqué qu'il a décrit l'obscurité de la grotte, les yeux de Saül non habitués à la lumière, et David et ses hommes à l'arrière-plan. Il suffit de décrire la scène, et pour certaines scènes de ce genre, il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de recherches. On peut facilement imaginer ce que ce serait d'entrer dans une grotte.

Un autre livre que j'ai parfois utilisé au fil des ans est **La Source** de James Michener. Ce livre alterne entre le récit fictif d'une fouille archéologique et des anecdotes. Permettez-moi de reformuler.

Le livre de James Michener, **La Source**, alterne avec brio le récit fictif de fouilles archéologiques en Galilée occidentale et les histoires antiques liées aux artefacts mis au jour. Les 373 premières pages offrent des images saisissantes de l'histoire juive jusqu'aux alentours de 605 avant J.-C., notamment la vie quotidienne des familles en Palestine, l'agriculture et les pratiques religieuses cananéennes. Sa description des sacrifices d'enfants cananéens est particulièrement marquante, et je l'ai même utilisée dans mes sermons lorsque j'abordais des textes qui en parlaient, afin d'aider les auditeurs à se représenter ce que cela représentait.

J'y reviendrai dans un instant. Mais parlons d'un autre ouvrage, plus fantaisiste cette fois : le regretté pasteur presbytérien Frederick Buechner a écrit « Peculiar Treasures, A Biblical Who's Who » (Trésors insolites, un répertoire biblique), où il propose de brèves et spirituelles biographies de personnages bibliques qui pourraient bien stimuler votre imagination si vous souhaitez donner vie à ces figures emblématiques. Il ne s'agit pas tant d'un travail de recherche historique ou culturelle approfondi, ni d'une formation d'archéologie.

Ces exemples sont un peu plus fantaisistes, et vous ne pourrez probablement pas tout utiliser. Par exemple, il décrit Zachée, dans le Nouveau Testament, comme un petit bonhomme socialement inadapté, mais riche et exerçant une activité malhonnête. Bref, comme je le disais, cela ne repose pas sur des preuves archéologiques.

Il a une façon bien à lui de décrire les choses. Voici comment il décrit Naaman dans le Deuxième Livre des Rois : « Naaman était un général cinq étoiles de l'armée syrienne et aussi un lépreux. »

Sa femme employait une petite esclave juive qui mentionna un jour qu'il y avait, au pays, un prophète nommé Élisée qui pouvait guérir la lèpre aussi facilement qu'un crapaud. Naaman partit donc pour Israël avec une lettre de recommandation du roi et une valise pleine d'argent, et demanda à Élisée de s'occuper de ses affaires. Élisée

lui dit d'aller se baigner sept fois dans le Jourdain, et après quelques remarques initiales, du genre « il y a des rivières en Syrie qui font passer le Jourdain pour un simple chemin de vache », Naaman obéit.

Quand il est sorti, il aurait pu servir de publicité pour du savon à l'huile de palme et d'olive. Naaman était si reconnaissant qu'il s'est converti sur-le-champ et a cherché dans sa valise de quoi prendre quelques billets de cinquante cents, mais Élisée a dit qu'il était un prophète de Yahvé, pas un dermatologue, et a refusé de prendre un sou. C'est pas drôle ? Voilà le problème.

Vous utilisez ça dans un sermon ? Parce que parfois, on peut facilement se laisser emporter par ce genre d'images, mais vous pourriez peut-être les adapter. D'ailleurs, vous remarquerez que c'est un peu vieillot. De nos jours, plus personne ne sait ce qu'est le savon à l'huile de palme et d'olive, mais vous comprenez l'idée.

Le livre que j'ai mentionné précédemment s'intitule « Franchir un mur : Spiritualité terrestre pour les chrétiens du quotidien ». Eugene Peterson y propose des réflexions sur la vie de David. Son objectif principal est la formation spirituelle, mais ses réflexions stimulent véritablement l'imagination des prédicateurs soucieux de bien raconter des histoires. C'est un orateur hors pair ; aussi, je vous invite à lire sa description de Shammah et le récit de l'onction de David dans 1 Samuel 16.

Shammah était l'un des fils, et voici ce qu'il raconte. Shammah était un petit prétentieux, élégant et maniéré, vêtu de jeans Calvin Klein et de bottes de cowboy en alligator. Il avait bien du mal à traverser la rue sans se salir les bottes de bouse de vache lorsqu'il vivait dans le village perdu de Bethléem.

Se mêler à tous ces gens du peuple, à leurs jeux vulgaires et à leurs divertissements grossiers était un véritable supplice pour lui. Il ignorait les intentions de Samuel, mais cela semblait lui ouvrir les portes d'une vie plus raffinée, d'une culture et d'un goût plus sûrs. Pourtant, Samuel le congédia d'un simple hochement de tête.

Cet exemple soulève à nouveau la question : les prédicateurs doivent-ils employer un langage familier, notamment celui qui intègre des images modernes au récit ? Je pense que c'est possible, à condition que notre exégèse le circoncrive et l'éclaire, et que nous n'en fassions pas un usage excessif. Je crois que les gens comprennent notre démarche, mais comme pour l'humour trop appuyé, un excès peut être mal interprété. Il faut donc trouver le juste milieu, mais parfois, une pointe d'humour, par exemple en décrivant Shammah de cette manière, lui donne vie.

Et vous vous rendez compte que pour chacun de ces frères, il y a quelque chose que Samuel ne perçoit pas. Ils ne sont pas faits pour devenir le prochain roi d'Israël. Quand on peint des scènes comme celles que j'ai lues plus tôt, il faut mener des

recherches historiques et culturelles approfondies, et c'est là que de bons commentaires s'avèrent précieux.

Il en va de même pour les dictionnaires et encyclopédies bibliques. J'utilise régulièrement des atlas bibliques et même des ouvrages d'archéologie. Ces livres fournissent des détails concrets et permettent d'articuler son interprétation avec le texte biblique.

Voilà l'essentiel. Par exemple, lorsque j'ai prêché sur Josué 3, j'ai consacré une bonne demi-heure à des recherches sur la vallée du Jourdain. J'ai lu des ouvrages sur la géographie biblique, et voici la scène que j'en ai déduite.

Je l'ai décrit ainsi. Lorsque les premiers rayons du soleil percèrent le plateau montagneux et illuminaient la vallée du Jourdain, l'air était déjà lourd d'humidité. C'était le printemps dans cette faille géologique, cette vallée encaissée entre deux lignes de faille, à environ 300 mètres sous le niveau de la mer.

Des milliers d'Israélites se préparaient à entrer en Terre promise, mais traverser la vallée à cette époque de l'année est quasiment impossible. Un fleuve la traverse. Non pas le fleuve du Vieil Homme, qui serpente tranquillement, mais le fleuve du Vieil Homme en colère.

Le Jourdain n'est pas un fleuve très large, mais au printemps, la fonte des neiges le transforme en un torrent impétueux qui dévale la vallée du Jourdain. Il devient alors un amas de boue brun chocolat gonflé par les flots, arrachant des pans entiers de falaise au gré de ses méandres et de ses éruptions. Mais Israël devra le traverser pour obtenir la terre promise par Dieu.

Maintenant, si je peux me permettre une critique de mon propre paragraphe, je pense que le langage y est parfois un peu trop fleuri, un peu trop descriptif. L'expression « faille géologique dans les profondeurs de la terre » est peut-être un peu excessive. Ce sont le genre de choses auxquelles on est confronté.

Vous voyez, j'ai essayé de décrire la situation, de la visualiser. Quand on arrive au Jourdain, on comprend qu'il faut le traverser. Mais je ne crois pas qu'on réalise que c'était au printemps, que c'est une petite rivière, et pourtant, j'ai vu ce que peuvent faire les petites rivières. Quand j'habitais des années au Montana, au printemps, certaines de ces petites rivières qu'on pouvait traverser à gué étaient impraticables au printemps, on risquait d'être emporté par le courant et d'y perdre la vie.

J'essaie donc de me représenter une scène, non pas pour faire preuve d'esprit ou d'originalité, mais pour aider mes auditeurs à s'immerger dans l'histoire, à voir ce que les Israélites ont vu et à ressentir les difficultés qu'ils ont rencontrées. Bien, il nous faut également respecter les codes stylistiques établis. Dans notre culture, les

conteurs ont développé un style qui captive les lecteurs ou les auditeurs et les plonge au cœur du récit.

Je comprends que certains points relèvent du goût personnel, mais il existe des règles fondamentales à respecter lorsque nous prêchons ou racontons une histoire. L'une d'elles est d'utiliser des mots concrets et précis. Je ne saurais trop insister sur ce point.

Ainsi, au lieu de dire « David se dirige vers l'entrée de la grotte », vous pourriez dire « David se faufile jusqu'à l'entrée de la grotte ». De même, au lieu de dire « Untel a frappé un autre personnage », vous pourriez utiliser des termes comme « assommé » ou « poignardé ». Parfois, un dictionnaire de synonymes en ligne peut vous sortir d'une panne d'inspiration, mais assurez-vous d'utiliser le mot juste.

Parfois, la tentation est grande d'ajouter un adjectif comme « gros » à un nom comme « rocher », n'est-ce pas ? Non, mieux vaut utiliser un mot comme « bloc de pierre ». Et au lieu de « fleurs », rien de mal à cela, mais choisissez une désignation plus appropriée, comme « marguerites », « lys » ou « roses ». Je me souviens d'un sermon sur 1 Samuel 17, où je voulais décrire la vallée d'Éla. J'ai donc pris le temps de me renseigner sur les fleurs sauvages qui y poussaient, et j'ai intégré ces informations à ma description.

J'ai donc probablement passé 10 minutes à chercher un seul mot. On ne peut pas faire ça pour tout, mais il faut toujours être attentif, et c'est là qu'un manuel est utile. Consultez votre manuel, et vous y trouverez une description comme « odeur désagréable ».

Vous me dites : « Et si on utilisait le mot puanteur ? » Ou encore, au lieu de « nourriture », pourquoi pas du pain de maïs, des figues ou du raisin ? Assurez-vous simplement que le personnage de l'histoire aurait bien mangé ça. « Alarme » ou « terreur » sont peut-être plus efficaces qu'une grande peur. Cela nous amène à une autre suggestion : éviter les excès de modificateurs. Certains auteurs utilisent des adjectifs et des adverbes pour compenser la faiblesse de certains verbes et noms.

C'est là qu'Ernest Hemingway excellait. Il avait appris à se méfier des adjectifs. Plus tard, Carl Sandburg, autre grand écrivain, écrivit : « Je me méfie davantage des adjectifs qu'à aucun autre moment de ma vie. »

C'est pourquoi des adjectifs comme bien, mal, bon, grand, agréable ont tendance à être inefficaces : ils sont trop généraux. Certes, je sais que l'Ancien Testament utilise fréquemment le mot hébreu « tov », qui signifie « bon », et c'est tout à fait correct. Mais dans nombre de nos descriptions, nous devons veiller à ne pas nous contenter d'utiliser des modificateurs, mais plutôt employer des termes forts.

Voilà donc un conseil très important pour votre travail. Par ailleurs, une troisième suggestion serait d'éliminer les éléments qui alourdissent le texte. Je parle ici de la voix passive, qui étouffe toute énergie et toute vitalité.

Un verbe passif, rappelons-le, subit l'action et se compose de « de ». Il est généralement précédé en anglais par « is », « was », « were » ou « has been ». Ainsi, si l'on parle de Goliath, on pourrait dire : « Le front de Goliath a été frappé par une pierre lancée par la fronde de David. » Mais si vous utilisez des verbes actifs, votre phrase sera beaucoup plus dynamique.

On dirait que David a lancé une pierre avec sa fronde et a frappé Goliath au front. C'est très différent, n'est-ce pas ? Alors, relisez votre manuscrit et vérifiez s'il contient des verbes à la voix passive. D'ailleurs, c'est peut-être là que l'intelligence artificielle pourrait s'avérer utile.

Il faut toujours veiller à ne pas laisser l'IA se substituer à nous pour la réflexion. Mais une fois cette réflexion effectuée, par exemple si vous avez un manuscrit, soumettez-le à l'IA en lui fournissant des instructions précises. Il est essentiel de lui donner la bonne consigne.

Disons qu'il repère les verbes passifs. Et il le fera. Vous pourrez alors vérifier et peut-être repérer un ou deux passages où vous vous direz : « J'aurais vraiment dû utiliser un verbe passif. »

Très bien. Mais je pense que vous trouverez aussi des endroits où, si vous modifiez et activez le code, le système pourrait signaler cette phrase : « Le front de Goliath fut frappé par une pierre lancée par la fronde de David. »

Et si cela vous saute aux yeux, en y réfléchissant quelques secondes, vous pourriez vous dire : « D'accord, je vais rendre cela concret. » Ainsi, David lança une pierre avec sa fronde et frappa Goliath au front. Et l'impact sera bien plus fort.

D'ailleurs, ce terme peut alourdir le style et rendre le récit indigeste. Au lieu de dire : « Les instructions de Cicéron à Jean-Luc avaient quelque chose d'ironique », dites simplement : « Les instructions de Cicéron à Jean-Luc étaient empreintes d'ironie. » Vous voyez la différence ? De même, si vous soumettez le manuscrit de votre sermon à un certain service d'IA, celui-ci le signalera.

Et puis, en y réfléchissant un peu, on peut activer cette option. Et c'est tellement plus puissant. Je viens d'enfreindre ma propre règle, c'est beaucoup plus puissant.

Vous voyez ce que j'ai fait ? C'est précisément ce que nous devons éviter dans nos sermons et dans nos communications. Il est si facile de tomber dans ce piège, tant à l'oral qu'à l'écrit. Il nous faut donc rester vigilants.

Quatrièmement, évitez d'être trop malin. J'en ai déjà parlé, mais ça vaut la peine de le répéter. Un excès de mots et de descriptions créatives a le même effet qu'une trop grande quantité de sirop d'érable sur des crêpes.

Si ça existe. Je ne sais pas. J'aime beaucoup le sirop d'érable , mais je comprends .

Trop, c'est trop. Et la tentation est grande de surjouer dans nos descriptions. Dans notre quête pour éviter les mots usés, cela arrive souvent lorsqu'on décrit des dialogues.

Au lieu de simplement dire « Goliath a dit », ce qui paraît peut-être un peu faible, nous voulons dire « Goliath a rugi ». Et ça pourrait marcher, une fois. En fait, ce serait peut-être même la meilleure solution.

Mais si vous persistez, vous allez en faire trop. En fait, le cri de Goliath serait peut-être plus parlant. Cinquièmement, montrez au lecteur plutôt que de le lui raconter.

Vous souhaitez que les lecteurs tirent leurs propres conclusions ou ressentent quelque chose par eux-mêmes, plutôt que de leur imposer une explication. Ainsi, au lieu de dire que Goliath était un homme immense, ou même qu'il était aussi imposant que Hulk, c'est une bonne approche. Cela fonctionne.

Mais on pourrait dire que lorsque Goliath se tenait dans l'embrasement de la porte, il remplissait tout le cadre. Ou encore que son soutien-gorge et sa veste pesaient environ 57 kilos. Et que la pointe d'une lance pesait autant qu'un poids de lancer.

Voilà le genre de choses que nous faisons. Et vous pourriez dire « bonne nuit ». Je ne vois pas les choses comme ça.

Eh bien, cela rejoint ce que je suggérais plus tôt. Lisez des auteurs qui utilisent un langage imagé et vivant, qu'ils décrivent des scènes bibliques ou non. Cela influencera votre façon de penser, puis votre façon de parler.

Nous cherchons donc constamment à trouver des façons percutantes et éloquentes de nous exprimer. Outre le récit de l'histoire, lors de nos sermons, nous souhaitons consacrer du temps à développer des images. Nous avons déjà commencé à le faire d'une certaine manière.

Nous souhaitons créer des images mentales chez nos auditeurs, car nous sommes sensibles aux images qui peuplent leur esprit. Ainsi, outre la visualisation de l'action du récit, voici d'autres éléments que vous pourriez avoir besoin de représenter visuellement pour vos auditeurs. Parmi eux, des images explicatives.

C'est là qu'intervient un élément historique et culturel qu'il vous faut expliquer. Et savez-vous comment beaucoup de prédicateurs s'y prennent ? Ils disent : « Dans la religion cananéenne antique », ou pire, ils disent : « Permettez-moi de vous donner quelques informations générales sur la religion cananéenne antique. » De quoi endormir les auditeurs.

Il existe une méthode plus efficace : décrire la scène. Comme je l'ai mentionné précédemment, j'ai lu le livre de James Missioner, **The Source**. Un jour, alors que je prêchais sur les livres des Rois, et qu'un roi israélite avait pratiqué le sacrifice d'enfants, j'ai voulu aider mes auditeurs à se représenter l'horreur de cette pratique.

Cela peut paraître simple, mais voici comment j'ai procédé. J'ai dit : imaginez rentrer chez vous après une journée de travail dans vos oliveraies et trouver les prêtres de votre village. Ils vous annoncent la terrible nouvelle que vous et votre conjoint redoutiez.

Les astres annoncent une attaque venue du nord par une armée plus nombreuse que jamais. Il est crucial d'agir et de se préparer à une journée de grand soleil. Avec une teinture rouge prélevée sur le rivage, ils teignent les poignets de votre enfant et vous ordonnent ensuite de cesser de pleurer.

C'est une possibilité. Si je devais y revenir, je le referais peut-être. Ces derniers temps, je crains d'être trop fleuri, de multiplier les descriptions imagées.

Mais je pense que décrire la situation pourrait aider les gens. Quand on entend parler de sacrifices d'enfants, on a du mal à s'en rendre compte. Remarquez que je n'ai pas décrit le sacrifice lui-même, mais seulement les événements qui y ont conduit, pour essayer de faire comprendre que c'est ce que craignaient les personnes pratiquant une religion païenne.

Et si cette pratique était courante en Israël, comme en témoigne l'implantation de la religion cananéenne, voici ce que les gens auraient vécu. D'ailleurs, j'exhorte les prédicateurs à ne jamais, au grand jamais, dire : « Permettez-moi de vous donner quelques informations de base pour vous aider à comprendre l'histoire que nous allons aborder aujourd'hui. » C'est, encore une fois, une façon détournée d'endormir son auditoire.

Intégrez ces informations de base à votre récit. C'est une compétence essentielle, et vous pouvez vous permettre de fournir beaucoup d'informations contextuelles. En les racontant comme une histoire, vous captiverez votre auditoire, qui ne se rendra pas compte que vos propos sont basés sur des recherches effectuées dans des dictionnaires bibliques.

Mais si vous vous contentiez de lire un paragraphe de ce dictionnaire biblique, aussi utile soit-il, vous alliez ennuyer votre auditoire, qui ne parviendrait pas à s'imaginer ce qui se passe dans le récit que vous essayez de raconter. Il penserait plutôt à son déjeuner. Je suggère également de réfléchir à des exemples concrets.

Je crois qu'il est nécessaire de brosser un tableau de la vérité, de le rendre concret dans l'esprit des auditeurs. Je n'oublierai jamais les plaidoiries finales d'un procès pour meurtre dans notre communauté. Un jeune homme était jugé pour homicide volontaire après avoir abattu un ami de longue date, et ce qui m'a fasciné, c'est que le procureur et l'avocat de la défense, dans leurs plaidoiries finales, ont tous deux raconté des histoires.

Chaque avocat a élaboré une version des faits concernant l'implication de l'accusé dans le meurtre, et ce qui m'a fasciné, c'est que chacun a omis de mentionner de nombreux éléments techniques pourtant présentés plus tôt dans le procès. Ils n'ont pas fait appel aux rapports balistiques, aux analyses de laboratoire concernant les traces de sang, etc. Ils ont simplement demandé au jury de se baser sur leur propre version des faits.

Je pense que les prédicateurs devraient adopter la même approche. Lorsqu'on aborde la question de l'application pratique, il est essentiel de montrer concrètement aux fidèles ce que cela implique. Par exemple, voici une image illustrant comment l'approche de Barak face à sa situation particulière se traduit pour nous face à la nôtre.

Des situations qui exigent de nous du courage. C'est ainsi que je l'ai décrit dans un sermon. J'ai dit qu'il est facile d'hésiter, comme Barak, face aux commandements de Dieu.

Dieu a ordonné à Barak de mener l'armée israélite contre l'armée de Jabin. Pour vous, il se peut que Dieu vous appelle à proclamer l'Évangile et à témoigner de Jésus devant vos proches, mais vous hésitez à prendre la parole, sachant que vous risquez votre sécurité, ou du moins votre confort. Ou peut-être avez-vous du mal à éduquer vos enfants sur le chemin de la sagesse.

Vous hésitez à fixer des limites à leur utilisation des réseaux sociaux. Vous n'osez pas dire que vous ne téléchargerez peut-être pas cette application sur votre smartphone. Vous voyez où je veux en venir ? Au lieu de simplement dire : « Nous devons appliquer cela à la maison », ou « Nous devons l'appliquer à l'éducation de nos enfants », ou encore « Nous devons l'appliquer à la proclamation de l'Évangile ».

C'est vrai, mais j'ai pris quelques secondes, pas longtemps, juste quelques secondes, pour brosser un tableau. C'est ce que j'appellerais une image d'application, qui décrit en quelque sorte la situation à laquelle vos auditeurs seront confrontés. Qu'en est-il

des illustrations, des citations ou autres informations factuelles ? Honnêtement, je trouve que les sermons sur les récits de l'Ancien Testament n'ont pas besoin de s'appuyer excessivement sur les illustrations, les citations ou les statistiques, ou du moins, nous utilisons ces éléments différemment.

En matière d'illustrations, vous savez, l'histoire que vous racontez se suffit à elle-même. Il faut être prudent ; si vous interrompez le récit par une longue illustration, cela vous desservira. D'ailleurs, je n'utilise quasiment jamais d'histoires comme illustrations lorsque je prêche.

Si je prêche sur les chapitres 17 et 18 du livre des Juges, je ne vais pas dire, il y a des années, « Abraham Lincoln, lorsqu'il est venu à Fox River ... », etc. Je ne le ferai pas, car cela détournerait l'attention du récit que je suis en train de raconter. Cela en brise l'énergie et l'élan, et je veux l'éviter.

Toute illustration que j'utiliserai devra être concise. Par exemple, si je prêche sur Jéricho dans le livre des Juges, chapitre 6, après avoir lu ou décrit la stratégie militaire selon laquelle les habitants devaient simplement faire le tour de la ville pendant sept jours, sans livrer bataille, je pourrais dire : « Vous savez, il n'est pas nécessaire d'être un expert en stratégie militaire pour constater à quel point cette stratégie est étrange. C'est un peu comme si un entraîneur disait à son équipe de basket : voici le plan de jeu. »

Je veux que tu ailles sur le terrain et que tu gardes le ballon pendant quatre quarts-temps. Tu remarques comme c'est rapide ? Ce n'était pas une longue illustration. Je n'ai pas raconté l'histoire de Phil Jackson entraînant Michael Jordan ou quelque chose de ce genre.

C'était vraiment une remarque en passant. Cela a pris quelques phrases, et c'est à peu près tout le temps dont nous disposerons pour cela. Quant aux citations, en général, je les réserve pour l'introduction ou la conclusion d'un sermon.

Encore une fois, je ne veux pas interrompre le récit. Si j'interviens, j'utiliserai peut-être une analogie, comme dans Josué 6, pour que les gens puissent, si j'explique quelque chose qui leur paraît étrange, le comparer à une situation actuelle et se dire : « Ah oui, d'accord, je comprends. » C'est ce que nous souhaitons faire.

Nous avons déjà abordé la question des informations relatives aux différentes factions, et notamment l'importance de les présenter sous forme de récit afin de ne pas ennuyer votre auditoire. Maintenant, en quelques mots, comment introduire et conclure un sermon sur un récit de l'Ancien Testament ? Mon conseil, dans les deux cas, est simple : il ne s'agit pas de s'attarder sur de longues introductions ou conclusions. L'objectif est de plonger directement dans le récit.

Haddon Robinson disait qu'une bonne introduction de sermon suscite l'intérêt, fait naître le besoin d'entendre le sermon, puis oriente les auditeurs vers le texte. Et je crois que c'est ce que nous devons faire lorsque nous introduisons un sermon narratif sur l'Ancien Testament. On pourrait commencer par une citation.

Vous pourriez commencer par une brève anecdote. Cependant, je vous déconseille de raconter une histoire, car vous risqueriez de concurrencer le récit biblique. Il vous faut plutôt commencer par quelque chose qui suscite l'intérêt, qui fasse naître le besoin d'entendre le sermon.

On pourrait commencer un sermon sur l'idolâtrie, en citant par exemple Jean Calvin qui compare le cœur humain à une fabrique d'idoles. On pourrait partir de ce constat, dire : « C'est un problème actuel », et expliquer que les chapitres 17 et 18 du livre des Juges montrent pourquoi l'idolâtrie est préoccupante. Quels en sont les effets néfastes ? Quels dégâts cause-t-elle ? Et ensuite, on raconte l'histoire.

Nous affirmons que l'histoire répondra à cette question. Nous l'avons racontée. Remarquez que je n'ai pas dévoilé l'idée principale, mais j'en ai donné suffisamment d'aperçu pour que les lecteurs comprennent le sujet abordé.

Oui, je sais, les gens s'intéressent à l'histoire, et si vous commencez à la raconter, ils vous écouteront. Mais je crois qu'il est judicieux, dès le départ, non seulement de susciter l'intérêt, mais aussi de créer un besoin. À la fin de l'introduction, je veux que les gens se disent : « J'ai envie d'écouter cette histoire. »

En fait, je dois écouter cette histoire car elle aborde un problème auquel je suis confronté. Voilà ce que peut faire une bonne introduction. D'ailleurs, vous pourriez commencer par ce qu'on appelle une ouverture à froid.

On pourrait se lancer directement dans une scène de l'histoire et commencer à la décrire, mais il faut ensuite prendre du recul et dire, d'une manière ou d'une autre : « Voilà une partie de l'histoire que nous étudions aujourd'hui », ou « Voilà le pétrin dans lequel notre personnage se retrouve », et devinez quoi ? Nous nous retrouvons dans le même pétrin aujourd'hui. C'est pourquoi nous devons entendre cette histoire. Voilà ce que nous essayons de faire.

Et puis la conclusion, encore une fois, elle doit être brève. Vous atteignez ce point culminant, ce moment d'illumination, je pense que vous en tirerez une application, et ensuite, ce sera terminé. Une citation, une brève illustration à la fin, permettront peut-être de synthétiser l'ensemble, mais ce n'est pas le moment de s'étendre longuement sur une application concrète ou quoi que ce soit d'autre dans votre conclusion.

Il suffit d'atterrir. Si vous avez déjà pris l'avion, vous connaissez la frustration : vous savez que l'atterrissage est imminent, mais vous le sentez, ou le pilote vous l'annonce peut-être : « On tourne autour de l'aéroport, il y a beaucoup de trafic aérien, on attend notre tour. » Et c'est frustrant. Je pense que parfois, les conclusions des sermons sont un peu comme ça.

C'est pourquoi je vous conseille de rédiger votre conclusion sous forme de manuscrit, afin de savoir précisément ce que vous allez dire. Car vous savez ce qui arrive si vous ne le faites pas ? Ça m'est déjà arrivé. J'amorce mon atterrissage, et ça ne me semble pas tout à fait correct, alors je fais un nouveau tour de piste. Je tente un nouvel atterrissage.

Cela me semble étrange. Tu continues à parler sans savoir t'arrêter. Alors, veille à ce que tes introductions et tes conclusions soient brèves, et maintenant, il est temps de prendre la parole.

Vous avez rédigé votre manuscrit. Vous savez comment le développer. Il est temps de prendre la parole et de prêcher. C'est pourquoi, lors de la prochaine session, nous aborderons la manière de prononcer efficacement ce sermon.

Voici le Dr Stephen D. Mathewson dans sa série sur la prédication des récits de l'Ancien Testament. Voici la huitième séance : Narration, introduction et conclusion.